YOUSSEF FADEL

# N'appelle pas, il n'y a personne

*roman traduit de l'arabe (Maroc)*
*par Philippe Vigreux*

Sindbad
*ACTES SUD*

I

L'homme est là, étendu. Sous son lit, le cadavre d'une femme. Il ne veut pas savoir qui elle est. Cela faisait un bout de temps, un bon bout de temps déjà qu'il n'avait pas fait un rêve, bon ou mauvais. D'habitude, une note le réveille, celle lancée par la pie qui vient se poser sur l'un des pieux de la clôture en fil de fer barbelé qui entoure le champ, à proximité de la voie ferrée. Noire le jour, blanche la nuit, elle a un bec toujours gris et, quand elle pousse sa note orpheline, elle remue la queue en cadence, comme si elle chantait avec tout son corps : prrriiii… Une seule note. Toujours la même. L'oiseau vient là pour lui chanter une chanson, exprès pour lui, et lui, fasciné par ce privilège, il attend un moment, qu'il prolonge ou abrège en fonction de son humeur et des dispositions de la pie pour lui répondre par la même note filée : prrriiii… Ou quelque chose dans ce goût-là !

Cette fois, c'est un cauchemar qui l'a réveillé avant même que l'oiseau ait chanté et il se lève de son lit en se demandant l'heure qu'il est. Près de trois heures du matin ! Il n'en a pas dormi plus de deux. Il traverse le couloir sur la pointe des pieds. La lumière brûle dans la chambre d'à côté. Il s'arrête un instant et jette un coup d'œil par la porte entrebâillée. Sa femme, qui attend son premier enfant, ne dort pas. Assise sur le bord de son lit, sa mère lui tient la main et éponge la sueur sur son front. Devant la maison, il y a une chaise cannée en feuilles de palmier tressées. L'homme s'y laisse tomber

comme quelqu'un d'accablé par le seul et unique cauchemar qui a hanté sa vie entière. Face à lui, le champ, que la lune arrose d'une lumière bleu turquoise. Étendu là, devant lui, il grouille de toute une vie nocturne. Il ne dort pas. C'est pour ça qu'il n'est pas sujet aux cauchemars. Seuls, de temps en temps, viennent troubler le silence le battement d'ailes d'un oiseau réveillé avant l'heure, pas à cause d'un bon ou d'un mauvais rêve, mais parce que c'est le propre des oiseaux, ou le "floc" d'une goutte de rosée tombée délicatement sur le sol.

Mais ce cauchemar qui a dérangé son sommeil, il ferait mieux de l'oublier et de penser aux menus soucis que le jour risque de lui apporter. Car le jour, il va bientôt se lever et il n'aura pas d'histoire à raconter au juge quand il va arriver. Et le petit qui va naître, se demande-t-il aussi, est-il au moins heureux de sa venue ? Il n'attend pas de réponse de lui-même. Juste une question, comme ça, histoire de passer le temps, pour ne pas repenser au cadavre. Il aimerait bien retourner à son rêve. Le cadavre en moins ! Mais il est là-bas qui attend, dans le coin le plus éclairé de sa pensée, sous le lit. Et ce cadavre, il s'appelle Farah, pour le cas où vous ne le sauriez pas ! Elle a le visage abîmé de brûlures. Ses cheveux sont bleus, dans le rêve, sous les rayons de lune qui inondent la fenêtre et les drapent, lui, le lit et la morte qui gît en dessous, d'un manteau de pourpre transparent. Dans son rêve encore, il est figé sur place, jambes étendues, ayant à l'esprit l'image vague de ce qui se passe sous son sommier. Il se dit que, tout ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il l'a tuée et a jeté son cadavre sous son lit pour que personne ne le voie. Voilà la vérité des faits. Dans son rêve, toujours, couché dans l'exacte position de la morte étendue sous lui, il entend déjà, angoissé, l'esprit tendu, le vacarme qui va monter d'ici peu du dehors et il voudrait que le jour ne se lève pas pour qu'on ne découvre pas le corps. Il se demande aussi s'il n'a pas déjà vu la morte quelque part. Il n'ose pas aller voir de près son visage pour savoir s'il a déjà eu affaire à elle. Et elle s'appelle

Farah, pour le cas où vous en douteriez encore ! Mais d'où viennent ces brûlures qui lui couvrent le visage et les bras ? Y a-t-il un couteau, un hachoir auprès d'elle, une arme quelconque qui le relierait à la victime ? Il n'ose regarder ni dessous ni autour de lui pour ne pas voir le sang ou les profondes blessures laissées par l'acide. Dans le rêve, toujours, il ouvre les yeux et, voyant qu'un pan de son cauchemar s'accroche encore à lui, il les referme aussitôt. C'est qu'il n'est pas bien sûr d'être réveillé. Mais maintenant qu'il est assis devant la porte et qu'il la tient enfin, son histoire, il repense au juge qui les affectionne particulièrement. Et celle-là, elle mérite d'être racontée. Elle va bien l'amuser. Son ami le juge aime qu'on lui raconte des histoires le dimanche.

Farah, il pouvait rester assis des heures entières à contempler ses petits pieds, avec leurs doigts bien alignés, aussi gracieux que des poissons frétillants qui nagent à la surface de l'eau. Un jour, il lui a demandé de monter sur une chaise pour lui descendre le marteau de l'étagère. Ça l'a fait rire. Elle a vu dans ses yeux que c'était pour admirer ses petits doigts de pieds tout blancs. Il y avait de cela au moins vingt-trois ans. Ils se retrouvaient puis se séparaient, dans une sorte de jeu dont le sens leur échappait. Elle arrivait au moment où il ne s'y attendait pas pour disparaître le lendemain, ou quelques jours, quelques semaines plus tard, à l'image du chaos qui régnait alors dans sa tête. Il essayait de rassembler les morceaux d'une vie qui n'avait pas duré bien longtemps. Farah aimait le bleu, la couleur de la robe dans laquelle elle lui était apparue la première fois. Et le chant aussi. Elle lui avait dit un jour qu'elle aimait Naïma Samih et le timbre de sa voix. Puis, plus tard, dans l'atelier de menuiserie qu'ils avaient construit son père et lui pour la fabrication d'un des plafonds destinés au décor de la mosquée, qu'elle était venue à Casablanca pour chanter. En attendant de devenir chanteuse comme Naïma Samih, elle aimait se promener entre les hautes colonnes de la mosquée, faire le tour des fontaines

en marbre et écouter l'écho de son chant aux quatre coins de l'édifice : *"Personne. N'appelle pas, il n'y a personne* !"*

Car cela aussi s'est produit, une fois. Il y a, à Casablanca, là où les terres s'enfoncent le plus loin dans la mer, à deux pas de la mosquée, un vieux phare qui a maintenant cent ans, doté d'un haut escalier. Farah n'avait pas pu monter jusqu'au bout et avait reculé à mi-chemin. Quand il l'a regardée d'en haut, elle était déjà redescendue à côté de la carriole du marchand de glaces à qui ils avaient acheté de délicieuses boules parfumées. Il avait la bouche fraîche et un goût de mûre sous la langue, un goût de citron, de mûre et d'abricot ; tous les fruits dessinés sur les flancs de la carriole. Il revoyait tout cela très bien : la mer, le vent, le phare et sa hauteur vertigineuse, les mouettes qui volaient au-dessous de lui et, surtout, l'instant où il l'a entendue crier, un cri long et déchirant, au beau milieu de la rue, la tête levée vers le ciel, ses mains qui volaient dans tous les sens, tournant sur elle-même comme une femme soûle, tournant encore et encore, les mains sur les yeux comme si elle était devenue aveugle, avant de disparaître dans l'attroupement des badauds.

Avant de redescendre, il a entendu les derniers échos de son cri dans ses oreilles, mi-hurlement, mi-sanglot. Les passants ont vite fait cercle autour d'elle, venus de Dieu sait où, avec tous les commentaires, tout le dépit et tout le désespoir possibles, arrivant de partout à la fois. Et lui qui regardait tout autour de lui, essayant de se frayer un chemin parmi la foule qui croissait à vue d'œil. Il voyait les hommes et leur marée angoissante à travers laquelle il tentait péniblement de s'ouvrir un chemin. Puis il l'a aperçue enfin, au beau milieu de la rue, étendue à terre, évanouie, le visage brûlé, troué par le vitriol. Le visage et le cou. Les deux bras aussi, rongés par l'acide. Puis l'ambulance, le rugissement du moteur. Il ne l'a

* Chanson de la chanteuse libanaise Fayrouz. *(Toutes les notes sont du traducteur.)*

pas entendu, même quand elle s'est relevée, le visage couvert d'une serviette qu'une femme lui avait jetée sur la tête. Puis elle a disparu. Il l'entend aujourd'hui encore, le rugissement de la voiture filant à toute allure avec son terrible chargement. Il ne se rappelle pas s'il a réellement vu tout cela : la femme qui lui a couvert le visage, les deux infirmiers qui l'ont chargée dans le véhicule. Il se pourrait qu'il l'ait vu sans en avoir eu conscience sur le moment. Comme s'il n'avait pas pu monter dans le bus, croyant qu'il ne passerait pas.

Farah, il est resté longtemps à la chercher après que la voiture a disparu. Il a continué à la chercher au milieu des autres voitures et des camions qui s'étaient rangés à leur tour parmi les vendeurs de fruits et de glaces de toutes les couleurs, devant puis derrière le phare. Et les passants qui n'arrêtaient pas d'affluer, relayant ceux qui partaient, les amoureux d'un été plus précoce que d'ordinaire. Ils arrivaient de derrière le phare ou montaient de la plage, heureux, avec leur peau tannée, encore toute vibrante de soleil, se demandant ce qui était arrivé, comme ils auraient demandé si le bus était déjà passé. Et lui dans tout ça ? Il s'attendait encore à un miracle : comme de la voir, par exemple, assise dans une petite voiture bleue comme celle qu'elle aimait, avec du rouge sur ses lèvres, ou bien sous la tonnelle près du phare, en train de chanter *"Personne. N'appelle pas, il n'y a personne !"* avec sa glace rouge parfumée à la mûre qui fondait tout doucement et lui coulait sur la main…

Au lieu d'attendre la note de la pie sur son lit comme d'habitude, l'homme est assis sur le seuil de sa porte dans le noir. Il est sûr maintenant d'avoir une histoire digne d'être racontée. Le jour qui se lève est un dimanche. Il a une histoire qui n'est pas nouvelle et il la racontera au juge quand il la lui demandera. Plus question de cadavre, de mort, de sang ni de hachoir. Farah les a remplacés. Le temps que le jour se lève. Mais pourquoi met-il autant de temps à se lever ? Farah, elle ressemble à un oiseau perché sur le bord

d'un balcon donnant sur la vie vaste et luxuriante qui l'entoure et qui s'apprête à se lancer. Elle est en train de s'y préparer. Agitant ses ailes bleues, elle se met en condition, elle s'apprête à sauter mais elle ne le fait pas. Elle attend un vent propice, prête, confiante, optimiste, dispose. Le problème, c'est que ce vent ne vient pas… jusqu'à ce que les premiers traits de l'aube pointent à l'horizon. Non pas sous la forme d'une pâle lumière qui s'esquisse à l'orient, ni sous celle d'un pourpre fascinant qui viendrait atténuer le feu d'une journée de grand soleil. Non, sous la forme de la note qui est montée à côté de lui : prrriiii… L'homme se tourne du côté où ses yeux ont coutume de rencontrer ceux de l'oiseau blanc qui bientôt deviendra noir. Il est là-bas, sur son pieu, remuant sa queue comme s'il chantait de tout son corps, un hymne, sur une seule note : prrriiii… comme épelant une lettre qu'il serait seul à comprendre. L'homme se penche un peu et voit l'herbe luire à ses pieds. Il se dit : "Encore une chaude journée qui s'annonce… On sent déjà son odeur de brûlé !", sur quoi il pousse la note par laquelle il répond d'habitude à l'oiseau. Mais cette fois, pour une raison qu'il ignore, son écho le transporte de joie, et l'oiseau aussi sans doute. Prrriiii…

Car aujourd'hui, il l'a, son histoire, et il attend la visite du juge pour la lui raconter.

# UNE PIERRE VERTE ET DOUCE AU TOUCHER

## 1

J'observe le pêcheur et je me dis : "Je parie qu'il va se retourner. Quand il va le faire, il le verra forcément et, quand il le verra, il lui flanquera un de ces coups de pied qui lui remettra les idées en place !" Cela fait un moment, à peu près depuis que je suis sorti de la maison, qu'il me suit à travers rues et venelles. J'ignore pourquoi il m'a suivi comme ça, à la trace. N'empêche que, quand il s'est retourné vers lui, le pêcheur lui a lancé un regard incompréhensible, plein d'indulgence, de bonté et de politesse injustifiée. Oui, un regard totalement incompréhensible, comme s'il le connaissait, après quoi il s'est remis à surveiller sa canne. Et l'animal ? Il faisait quoi pendant ce temps-là ? Il était là, assis sur son derrière à côté du couffin, comme un ami ordinaire, regardant avec moi le pêcheur comme s'il y avait entre nous une vieille amitié. C'est ce qu'aurait pu se dire n'importe quel passant hâtif qui n'aurait pas été témoin de ce qui venait de se produire quelques minutes plus tôt, quand nous nous courions l'un après l'autre, nous dépassant à tour de rôle comme des coureurs de fond. J'ai recommencé à regarder le pêcheur qui fumait assis sur le rocher sans s'occuper de nous, ainsi que sa canne plantée droite devant lui. Je lui ai dit, comme ça, histoire de faire diversion, que les poissons ne mangeaient pas à cette heure de la journée. Le jeune homme m'a répondu : "Ça dépend des espèces. Il y en a qui

n'arrêtent pas de manger, qui ne sont jamais rassasiés !" J'ai ajouté que les poissons ne mangeaient pas en automne parce que l'eau est froide à cette période de l'année. À son tour, l'animal a regardé un instant le bout de la canne à pêche puis s'est penché sur le couffin, comme un vrai connaisseur, son œil rouge luisant sur une tache de poils noirs antipathique. Il devait avoir faim et cherchait de quoi manger. Il est vrai que l'odeur de poisson dans le couffin était alléchante…

Je suis parti tôt de chez moi pour chercher l'endroit où habite l'homme qui a tourné la tête de ma sœur Khadidja. Je me demande comme ça, histoire de passer le temps, si le mois va se terminer comme il a commencé, sur le même mode, vu qu'un soleil soudain brille au-dessus de ma tête. C'est surprenant quand j'y pense : en ce mois froid, le soleil prolifère d'une manière insensée. Il n'y a plus "un soleil", comme vous pourriez le croire, mais plusieurs. Chacun le sien, qui le suit, l'attend à chaque coin de rue, à chaque détour du chemin. Je me dis, moi qui n'aime pas du tout les jours ensoleillés, et même les exècre et les ai en horreur, que ce mois d'octobre commence de la pire des façons. Car je ne vous parle pas d'un soleil chaud, pur et sain comme celui du désert, par exemple. Non, celui-là est pâle et rabougri, au point que c'en est à se demander ce qu'un soleil pareil vient fabriquer au-dessus de vous à cette période de l'année, pas chaud pour deux ronds et parfaitement inutile mais armé de rayons pointus comme des aiguilles qui vous rentrent jusque dans la moelle des os et vous tapent droit sur le crâne. Un soleil pervers, qui darde ses rayons mortels sur le point le plus sensible de votre front et le transperce à un endroit bien précis, toujours le même, comme s'appliquant à le miner avec son pic invisible. Vous avez beau louvoyer, vous contorsionner dans tous les sens, il louvoie et se tortille avec vous en vous suivant dans vos tours et vos détours, au point qu'il ne nous reste plus qu'à le maudire et à jeter l'éponge. Il se niche haut dans le ciel, dans un recoin bien précis, de sorte que, de quelque façon que vous vous tourniez, ses flèches viennent frapper au point le plus sensible de votre

crâne et que vous finissez par croire que c'est là sa seule fonction, l'unique raison de sa présence : vous foutre votre journée en l'air ! Et s'il ne vous poursuit pas la nuit jusqu'au fond de votre maison et ne se glisse pas dans votre lit et jusque dans vos rêves, il la passe à veiller et à vous attendre au premier coin de rue. Il est là uniquement pour vous démobiliser et vous casser le moral. Ce foutu soleil ne dure que quelques jours, juste le temps qu'il faut pour vous pourrir une vie entière. Ah ! oui, je vous le dis, un soleil pervers ! De toute manière, en règle générale, les jours ensoleillés, ça n'est bon que pour les lézards et les évadés de prison.

J'en suis là de mes pensées en cette matinée qui commence de travers. Je marche le long de la rue en recensant les problèmes de cette triste façon. Ma sœur Khadidja a l'esprit tourné par un homme dont nous ne savons même pas à quoi il ressemble, sans parler de ce soleil qui vous transperce le crâne ! Et moi, en attendant qu'il disparaisse, qu'il fonde, se désagrège ou aille se coucher dans n'importe quelle région du globe définitivement et sans retour, je me protège sous un auvent en étain en regardant les vitrines décorées. Je jette un œil sur les journaux et revues exposés sur le trottoir. Le gros titre imprimé en vert qui occupe toujours le haut de la première page du journal *Al-Sabah* capte mon attention : "Citoyens, citoyennes, participez à la construction de la mosquée !" Mais je n'y fais pas trop attention, même si un coin de mon âme s'assombrit chaque fois que ce titre me tombe sous les yeux. Je repense à mon oncle Moustafa qui a refusé de payer son tribut et a été obligé de braquer sa carabine sous le nez des gendarmes. Résultat ? Il est arrivé en fuite avec une balle dans le côté droit ! Ce titre, imprimé tous les jours en bandeau en première page d'*Al-Sabah*, me fait chaque fois penser à lui. Et ça m'affecte profondément. Ça n'est pas comme un fait divers ou une nouvelle ordinaire. C'est pour ça que j'évite de regarder *Al-Sabah*, comme j'éviterais de passer devant chez l'épicier à cause de ma note à régler, tout en sachant que, plus je me défile, plus la dette augmente et plus la facture s'alourdit.

Au moment où j'ai l'impression que le soleil tape moins, je quitte mon abri et prends la première rue située en face de moi. À deux pas, j'entends des cris d'enfants. Je passe dans une autre rue. Les cris ne s'arrêtent pas pour autant. Je les entends à présent qui braillent derrière une porte : "Le voilà ! Le voilà !" Je me retourne mais je ne vois ni les enfants ni ce après quoi ils crient.

Je fais encore quelques pas dans la même rue, je me retourne pour satisfaire à leurs caprices de démons cachés avec eux derrière les portes et je repars. Cette fois, je les entends aboyer juste derrière moi : "Ouaf, ouaf, ouaf !" Je me dis que ce ne sont que les petits chenapans du quartier qui veulent s'amuser. Finalement, je renonce à entrer dans leur jeu.

Je pensais encore une fois à ma sœur Khadidja quand je l'ai vu, comme ça, par hasard, jouer avec un os de côte de bœuf d'où pendaient encore quelques minces filets de viande. Sûrement une idée des gamins ! Car les enfants aiment les chiens. Moi, je ne sais pas pourquoi, mais je ne les aime pas. Toutes races confondues. Mon intérêt pour lui s'est d'abord attaché à ces détails. Quand je me suis retourné pour la deuxième fois, après avoir traversé plusieurs ruelles, j'ai eu comme l'impression qu'il jouait un autre jeu. Nous sommes dans une saison où il ne pleut pas, pourtant, il marchait en rasant les murs comme pour éviter de mouiller sa fourrure, à moins que ce ne soit une forme de protection dont les hommes usent tout comme les animaux ! Aucune différence de ce côté-là. Ou peut-être aussi qu'il jouait avec son ombre, comme je le fais moi-même les jours où j'ai le cœur gai, car le soleil, pervers ou pas, est toujours prétexte à ce genre de clownerie. Ce soleil moche et inutile, c'est lui qui nous a amené tous ces malheurs, parmi eux cette race de clébard. Voilà le tout.

Un chien rouge, de la couleur de la peau teinte au henné, qui me colle tellement qu'il en vient presque à toucher mon ombre. Dès que je me retourne, il s'arrête et fait mine de

s'intéresser au spectacle de la vie qui s'anime autour de lui. Je serais disposé à le croire s'il ne prenait pas les mêmes ruelles que moi, s'il ne tournait pas quand je tourne et ne s'arrêtait pas quand je m'arrête ! Il a beau prendre toutes ces précautions, je finis par comprendre qu'il me suit. Il n'y a plus aucun doute là-dessus. Je m'arrête en me demandant : Suis-je capable de deviner ses intentions ? Qu'est-ce qu'il veut ? Court sur pattes avec une grosse tête, du genre nommé pit-bull, dont on vend des spécimens rares, comme ceux que j'ai vus au marché aux chiens des puces de Darb al-Sultân. Pas un marché au sens strict, plutôt un large trottoir à l'extérieur des puces. Sans les chiens attachés aux poteaux électriques et les chiots qui passent leur tête par-dessus leur carton, on ne dirait pas que les gens qui s'affairent à cet endroit sont des vendeurs et des clients. C'est l'unique point de vente de ces horribles clébards. Une large gueule d'où pend une langue répugnante, avec une bave jaune et épaisse qui coule des deux côtés ; une tache noire qui couvre tout un pan de la tête et un œil rouge qui brille en plein milieu. Comme s'il voyait d'un seul œil qui rend son regard plus indécent. Le reste de la robe est couleur gris poussière. Nous nous arrêtons à un carrefour. Je me retourne. Il m'imite et se met à regarder dans la même direction que moi, comme si nous cherchions la même personne perdue dans la foule des passants. Finalement, quand je vois que son ombre se fond à la mienne, je me dis que je ne trouverai pas mieux que l'esplanade de la mosquée pour me protéger. Il y a moins d'ouvriers que les années passées. Ne restent que les menuisiers et quelques forgerons. C'est là que je m'aperçois que, plus je me rapproche du parvis, plus ma marche ressemble à une course. Et le chien, qu'est-ce qu'il fait ? Il court derrière moi pareillement, parfois si près qu'il me touche presque les jambes. Je m'arrête au moment où je me rends compte que la situation est comique et que c'est peine perdue. Je m'approche avec un calme feint du front rocheux qui domine la mer et me prends malgré moi à m'engager dans une conversation oiseuse avec un pêcheur

que je ne connais pas sur la question de savoir si les poissons mangent en automne ou en été !… tout ça sans quitter des yeux ce maudit clébard.

Je tâte ma poche. Je sais pertinemment que je n'y trouverai pas un poisson à lui donner. Je lui lance un regard navré. Je tâte ma poche encore une fois pour qu'il voie bien que je fais tout mon possible… quand soudain… je l'entends me demander s'il est bien vrai que ma famille n'a pas versé sa contribution à la construction de la mosquée comme les autres citoyens. C'est comme si le soleil du matin venait de me donner un coup sur la tête et que le bourdonnement qui m'arrache les oreilles n'en était qu'un contrecoup. Je ne vous l'avais pas dit qu'il était pervers, ce soleil, et n'était là que pour me bousiller ma journée ?

Tout d'abord, j'évite de regarder le chien en continuant de surveiller le bout de la canne à pêche. Pour me donner le temps de trouver la bonne réponse, je tourne mes regards vers le large où le ciel se couvre peu à peu. Là-dessus, je l'entends me dire qu'il est seulement venu pour me rappeler à mon devoir comme beaucoup d'autres qui ont oublié de le faire. Puis il se remet à lorgner le panier à poissons et le pêcheur lui tend une sardine qu'il commence à lécher méticuleusement, oubliant complètement le propos, à tel point que je me prends à me demander si je n'ai pas eu la berlue et si ce n'est pas le pêcheur qui m'a posé la question. Je continue à scruter le lointain en me grattant le dessus de la tête, faisant mine de réfléchir sérieusement à la question, bien que ma décision soit déjà prise au sujet de la mosquée et de ma contribution depuis que j'ai vu la balle plantée dans la chair putréfiée de la hanche de mon oncle. Où est-il à présent ? Mort peut-être, vu que la balle a infecté l'os et ce chien pourrait bien être pour quelque chose dans son assassinat, ou tout au moins dans sa détention. Je le regarde avec colère, occupé qu'il est à lécher patiemment sa sardine. Cet horrible clébard ne s'aviserait sûrement pas d'aller faire ses sermons à mon ami Kika qui en a étranglé plus d'un de son espèce de

ses propres mains ! Quant à moi, je ne me sens pas la force de le contredire, en lui disant par exemple que je suis solidaire de mon oncle. J'ai toujours été un trouillard. Quand quelqu'un m'arrête dans la rue à la recherche d'une adresse, je commence par me demander quelle sera sa réaction si je lui dis que je ne la connais pas. Je fais semblant de savoir, tout en me creusant la cervelle, lui montrant cette rue, puis celle-là, embarrassé, évitant d'entrer avec lui dans toute conversation qui pourrait lui laisser supposer que je n'en ai jamais entendu parler de ma vie, surtout s'il s'agit d'un vieillard capable, pour avoir grandi dans le chaudron de la mauvaise foi, de la lire sur n'importe quel visage… Puis, comme ayant compris finalement où le chien veut en venir, je lui réponds que nous sommes exemptés de cet impôt, puisque nous travaillons mon père et moi dans la mosquée depuis le début de l'année où, comme il peut le constater lui-même, nous sculptons et peignons le bois des plafonds. Cette fois, c'est le jeune pêcheur qui répond à la place du chien. C'est lui ou je me trompe ? Il dit, comme pour conforter les paroles du pit-bull, qu'il ne s'agit pas d'un impôt, mais d'une participation des citoyens à la construction de la maison de Dieu ! "N'êtes-vous pas des citoyens ? N'êtes-vous pas des musulmans ? Êtes-vous des mécréants ?" Le clébard se contente de branler le chef, revêche, despotique depuis le premier instant, comme s'il avait trouvé dans le pêcheur un allié inattendu. Leurs mots sont chargés de toute la violence, de toute la haine possible. Sans raison aucune. Le bourdonnement qui me remplit la tête m'empêche même de trouver la bonne réponse. Je leur dis en m'excusant : "Bientôt, nous aurons fini notre travail à la mosquée, nous toucherons notre salaire en entier et là, nous…" C'est ma tactique, une tactique imparable quand on a affaire à ce genre de créature : je m'excuse, je fais montre de compréhension et de bonne volonté, tout en me foutant purement et simplement d'eux et de leur blabla en mon for intérieur. Cette pensée me redonne un peu courage. Là-dessus, le pêcheur plonge sa main dans son manteau et en

ressort un cadre doré entourant une feuille où il y a écrit à l'encre d'or : "Son trône était alors sur l'eau*." Il le tourne en l'air un moment en le regardant sous toutes ses faces puis le baise et le pose sur un rocher à côté de lui, me laissant tout le temps de le contempler pendant que ce maudit chien le contemple lui aussi, les yeux mouillés de larmes comme s'il allait se mettre à pleurer, en disant sur un ton à la fois triste et enjoué que, depuis que cette attestation a pris place dans sa niche, il ressent une paix comme jamais il n'en a ressenti, à quoi le pêcheur ajoute à mon intention : "Tu verras quelle tranquillité régnera dans ton foyer quand ta famille aura payé son écot et aura suspendu un cadre comme celui-ci dans la cour de la maison ou au-dessus du lit… Tous les gens en ont un chez eux." Et c'est comme ça que j'ai fini par leur dire à tous les deux en m'excusant que je n'y manquerais pas, tout en me maudissant moi-même de ne pas avoir eu le courage de le regarder droit dans son œil glauque. Est-ce que les choses se seraient passées de la même manière si j'avais eu un revolver glissé sous ma ceinture ? Que peut bien faire un chien comme lui, aussi méchant soit-il, si ce n'est appeler au secours en pareil cas ? Moi, pendant ce temps-là, j'aurais sorti tranquillement mon flingue de ma poche, je l'aurais posé sur son sale œil rouge et je lui aurais dit : "Qu'est-ce que tu veux ? Ma contribution ? Eh ben tiens, la voilà !" et j'aurais tiré. Deux balles. Une dans l'œil du clebs, l'autre dans la tempe du pêcheur son complice. Deux balles, c'est bien assez pour cette engeance !

Mon angoisse est un peu retombée quand je l'ai vu étendre ses pattes de devant, poser sa tête par-dessus en fermant les yeux comme quelqu'un qui a accompli sa mission et quand le pêcheur s'est remis à surveiller sa canne. C'est là que j'ai commencé à songer sérieusement à nouer une relation, même temporaire, avec lui – le chien, s'entend – pour éviter ses méchancetés s'il venait à repointer son nez. Quant au

* Coran, XI, 7.

pêcheur, quel que fût son niveau de complicité avec lui, ma connaissance de l'être humain m'a persuadé qu'il avait déjà tout oublié, sachant par ailleurs que, si je lui avais parlé du chien, il aurait démenti tout rapport avec lui et en aurait même nié purement et simplement l'existence en m'affirmant droit dans les yeux n'avoir vu aucun chien. Mais au lieu d'entrer avec lui dans des discussions inutiles, je lui ai demandé : "Alors, ce poisson, ça mord oui ou non ?" Il ne m'a pas répondu.

Avant cet incident détestable, en règle générale, je respectais les chiens ou, du moins, je les respectais et m'y tenais tant qu'il y avait une certaine distance entre eux et moi. J'ai même songé plusieurs fois à m'acheter une de ces espèces de petits toutous gentils et inoffensifs. Mais aujourd'hui, je me suis juré, comme il y a trois mois devant la balle de mon oncle, de ne pas mettre un seul dirham dans cette mosquée. Cette fois, j'ai une bonne raison de ne pas revenir sur ma décision, car ce qui m'importe beaucoup, ce qui m'importe avant tout, c'est qu'elle soit finie, que je touche mon salaire et que, au lieu de le donner à tel chien ou à tel autre, j'aille rejoindre mon frère Slimane dans le Golfe où il est parti travailler depuis le début de l'année.

## 2

Cela faisait quatorze jours que mon oncle Moustafa était blessé d'une balle dans la hanche quand il a débarqué chez nous. Il était resté caché dans la forêt jusqu'à ce que la douleur lui devienne insupportable. Ma sœur Khadidja a apporté un verre de lait et est retournée s'occuper de ses cheveux qui tombaient à la pelle. Elle avait peur de se retrouver chauve avant son mariage. Abdallah, le mari de ma sœur Habiba, ne l'a pas vu entrer, ou du moins c'est ce qu'il a laissé paraître. Il regardait la télé en faisant mine de l'ignorer. Sans dévier de la machine à coudre, les yeux de maman l'observaient en